

Elżbieta Gajewska
Teresa Muryn

Synergies Pologne n°8 - 2011 pp. 5-9

Une des visées majeures du GERFLINT est la lutte contre le cloisonnement des disciplines. Sa vocation de promouvoir le dialogue ne se limite pas à l'acception courante de réduire les barrages qui séparent les personnes de différentes langues et cultures, mais s'étend à combler les fossés qui séparent les champs de recherche. Sans renoncer à une rigueur scientifique qui n'est possible que dans le cadre d'un espace défini à appareil terminologique et méthodologie propre, il propose de poser sur un objet de recherche un regard pluridisciplinaire, de l'éclairer et de l'élucider par des lumières partant de points divers.

Les concepts et les notions qui occasionnent de tels échanges doivent être suffisamment complexes pour offrir des perspectives intéressantes et assez fertiles pour garantir des interprétations fructueuses. L'inférence, l'ellipse et la parabole autour desquelles était centré le 4^{ème} Colloque International *L'Europe des langues et des cultures* (Cracovie, 7-10 juin 2010) sont des territoires vastes qui permettent des entrées plurielles. Quant à leur fertilité, elle a été prouvée par les contributions dont le présent tome rassemble les articles explorant ces concepts dans le cadre de la littérature et de la didactique des langues et des cultures.

Tout oeuvre invite à l'interpréter, à en inférer un sens propre, mais aussi à décrypter les intentions de son auteur. Le volet littéraire s'ouvre par un article dans lequel **Dominique Rougé** se penche sur les relations intriquées entre le texte et le lecteur, qui se compliquent davantage quand ce lecteur est un psychanalyste réfléchi et averti des processus complexes - et en grande partie inconscients - qui accompagnent l'acte de production et de réception. La lecture psychanalytique interprète (et démasque...) les écrivains à travers leurs textes, cependant « *ces mêmes textes à travers leur lecture interprétative par les psychanalystes deviennent des révélateurs qui dévoilent l'inconscient de ces psychanalystes* ». Sans arriver à une vérité absolue sur l'oeuvre ni son auteur, le lecteur est donc lu par le texte, qui lui permet de mieux se comprendre.

Le problème du non-dit est au centre de tout un pan de contributions, cependant cette-fois-ci il s'agit d'une occultation délibérée et volontaire, dont on se sert à bon escient. Le recours à l'ellipse - qui est une des caractéristiques de l'art de Marguerite Duras - correspond à la sensibilité moderne, surtout quand cette ellipse « *est choisie comme principe de composition interne afin d'évoquer l'ailleurs au creux de la langue* ». **Anna Ledwina** explore la manière dont l'écrivaine exprime sa féminité et notamment la passion.

En effet, l'écriture durassienne apparaît comme un jeu du non-dit et du fragmentaire. L'auteure manie adroitement le silence, privilégiant le mot au détriment de la phrase. Les impasses de la communication maintes fois évoquées dans ses romans mettent en question l'idée même de communiquer rationnellement par le langage. Le silence et l'irrationnel apparaissent comme l'apanage inhérent à sa condition féminine, tantôt subie, tantôt permettant d'échapper à la convention du langage qu'autrui pourrait lui imposer.

Une autre écrivaine choisissant de se taire au lieu de parler est Mme de Staël décrite par **Ramona Malița**. Toutefois, il s'agit ici d'une ellipse à connotation politique et idéologique, à visée provocatrice : en pleine époque napoléonienne, Mme de Staël a l'audace d'écrire un livre où le nom de Napoléon n'est pas prononcé. *De l'Allemagne* n'est pas pour autant la revanche d'une dissidente, mais un manifeste avant-coureur du romantisme européen. Le groupe d'intellectuels dont la Dame de Coppet est l'hôtesse et le porte-parole, animé par un esprit plurilinguistique et multiculturel, postule l'ouverture de la France à des nouveaux courants. « *Cet essai donne à la tyrannie, sous la forme de l'ellipse, la réponse supérieure de la culture qui surpasse les petites gens de l'esprit humain.* »

Les procédés métaphoriques permettent d'exprimer l'inexprimable, de saisir ce qu'on refuse ou qu'on a du mal à mettre à mettre en mots. **Maria Gubińska** analyse la manière dont Tahar Ben Jelloun se sert de la parabole pour poser la question de l'immigration féminine marocaine en France. L'histoire de la jeune fille venue avec ses parents pour s'installer à Paris « *est exemplaire : elle commence par la fascination pour terminer par le désenchantement* ». Le récit, tissu de voix plurielles, comprend toutefois un second plan : un univers onirique, où l'héroïne serait désignée par le destin pour guider sa tribu vers un trésor secret qui doit lever la malédiction pesant sur le village. Ben Jelloun utilise la parabole pour montrer aux immigrées maghrébines - et pas seulement - la possibilité de fonctionner dans le monde d'aujourd'hui sans renier leur passé ou leurs racines. La poétique croisée qu'il utilise indique la fameuse troisième voie qui permet de vivre sans avoir les yeux baissés et qui n'est ni le pays d'origine, ni celui d'accueil, mais son propre pays métissé, comprenant les richesses des deux cultures.

La parabole se prête aussi à exprimer la quête d'identité et de maturité au sens général. Tout comme dans le roman précédent, dans le monde de Bauchau analysé par **Joanna Pychowska** le rêve ajoute une dimension mythique à l'existence. Le chemin du protagoniste de Thèbes vers Athènes est également « *une réflexion sur l'espace sacré de la rencontre avec l'Autre, ainsi que sur le temps mythique du dialogue qui aide dans la découverte de soi* ». Les personnages qu'il rencontre et la manière dont ils agissent transmettent les lois universelles de l'existence. Son cheminement est lié étroitement à l'Art qui a une fonction cathartique : pour Bauchau, l'acte de création devient la clé qui permet de s'intégrer dans la communauté humaine. Ainsi, Œdipe aveugle aura la chance de « voir » : d'évoluer et d'accepter son destin, de découvrir son identité après de multiples épreuves erratiques.

L'impuissance de la parole, l'impossibilité de communiquer sont au centre des « *dramaticules* » de Beckett examinées par les étudiants de **Judith Moise** et **Liana Ștefan**. Les personnages sont réduits aux fonctions qu'ils remplissent (Lecteur, Ecouteur, Auditeur, Bouche). « *Il n'y a plus que des signes, des symboles qui suggèrent sans exprimer.* » Beckett cache ses intentions, laissant aux spectateurs le soin d'interpréter. Tout en étant difficile, le dialogue avec le texte n'est pas permis qu'aux initiés littéraires : l'expérimentation menée par les auteurs confirme que les monologues beckettien

peuvent être étudiés par des économistes et des fonctionnaires en herbe auxquels elles permettent d'étudier d'une manière plus agréable les problèmes de la communication.

Finalement, la parabole en tant que source de sagesse permet de dorer des pilules qui, présentées sans cet enrobage, seraient trop amères ou trop indigestes. Ainsi, comme le constate **Alicja Rychlewska-Delimat**, les philosophes ont souvent recours au langage métaphorique. L'auteure vante l'habileté avec laquelle Voltaire manie l'apologue, dans lequel le message philosophique ou moral apparaît sous les traits d'un récit parabolique. En tant que parabole, le conte voltairien illustre sous une forme romancée une idée ou une thèse qui attend d'être déchiffrée par le lecteur averti. « *La pensée échappe souvent aux termes strictement philosophiques - la métaphore suggère ce qui dépasse les possibilités du langage et traduit l'indicible.* » Par le biais d'histoires plaisantes, voire même comiques, souvent sous le voile oriental, Voltaire apporte un enseignement sur la condition de l'homme.

Le volet littéraire du tome se clôt par deux textes étudiant les choix opérés par les traducteurs afin de rendre des éléments profondément enracinés dans la culture d'origine. Le texte de **Lila Bachir Pacha-Abdesselam** s'attaque à la traduisibilité de la métaphore. Avec l'ellipse et la parabole, elle appartient aux figures de style qui, tout en ayant une dimension universelle, « *dans l'environnement textuel dans lequel elles apparaissent elles demeurent spécifiques de la culture et, par conséquent, de la langue qui les adopte* ». La traduction française (de Marcel Bois) du roman algérien *Le vent du sud* d'Abdelhamid Benhadouga fait contraster deux langues qui se sont côtoyées dans ce pays durant plus d'un siècle et demi. La dominance du procédé littéral montre le désir du traducteur de rapprocher le lecteur francophone de la réalité algérienne et de lui ouvrir les yeux sur le fait que posséder une langue ne suffit pas toujours pour pénétrer la culture et les formes d'expression de l'autre.

La stratégie choisie par Józef Kwaterko, le traducteur polonais des *Belles sœurs* de Michel Tremblay, estompe les spécificités québécoises, qu'évoquent sans condamnation **Aleksandra Chrupała** et **Joanna Warmuzińska-Rogóż**. Le joul (variante du français québécois qui s'écarte le plus de l'usage normatif) utilisé dans le texte original contribue à la caractéristique sociale des protagonistes et du milieu dans lequel elles évoluent. La traduction de la pièce devient de ce fait « *un défi au niveau transculturel* ». Les éléments implicites pour les destinataires du texte de départ, les ellipses de l'original, n'ont pas été rendus dans la version polonaise. Cependant, le fait de renoncer à l'ancrage du texte dans une région particulière - le traducteur utilise une stylisation inspirée du langage populaire, sans s'efforcer de créer un système analogue reflétant les particularités du joul - au lieu d'appauvrir l'œuvre démontre son universalisme.

A la charnière des parties littéraire et didactique du tome, deux textes portent sur la didactique de la lecture. **Dominique Ulma** se penche sur la lecture et l'interprétation du conte. Ce genre littéraire, privilégié à l'école, « *n'est pas sans poser d'importants problèmes de compréhension aux enfants, précisément parce qu'il concentre des procédés de style permettant d'évoquer sans tabou mais de manière métaphorique les questions ontologiques ou métaphysiques qui taraudent les humains* ». Comme pour la « soupe au caillou » évoquée dans le titre, l'auteure part d'un élément (projet de stage de formation adressé à des stagiaires professeurs des écoles) pour en concocter un bouillon nutritif, qui rassemble plusieurs ingrédients : analyse du dévoilement des sens cachés (« chaussetrapes ») du texte par les apprenants de CM, observations sur les distorsions entre la

finesse d'analyse des sens cachés du conte et la difficulté à les réexploiter en tant que scripteurs et finalement réflexion sur la formation initiale des maîtres en France.

L'article de **Monica Vlad** traite aussi de la lecture, cependant cette fois-ci dans une perspective diachronique et en français langue étrangère. Du fait d'un faible degré d'automatisation des processus de bas-niveau, le coût cognitif est plus important qu'en LM et appelle des aides à la compréhension. Les changements de questionnaires apposés aux textes de lecture dans les manuels roumains de FLE témoignent des changements méthodologiques intervenus dans l'intervalle 1970-2000. Les questions basées sur l'inférence évoluent de la médiation herméneutique du sens des textes vers la médiation thématique et civilisationnelle. Le remplacement du critère auctorial par celui d'adéquation à un thème de la vie courante change certes la manière dont la voix du lecteur s'inscrit dans le circuit de lecture : « *le texte littéraire glosé en vertu de son statut de modèle linguistique et rhétorique n'est pas identique au texte dénudé qui laisse paraître uniquement son thème ou son ossature pragmatique* ».

Le sommaire du présent recueil est bouclé par **Elżbieta Gajewska** qui, parallèlement à Dominique Rougé, propose d'explorer les sens cachés du texte, cependant cette fois-ci non dans des oeuvres littéraires, mais dans des documents didactiques. A partir des documents authentiques ou fabriqués qui lui servent d'outils pédagogiques, le didacticien tente de faire découvrir par ses élèves les indices qui, dans le contexte et la situation offerts à l'investigation, permettent d'inférer un sens ou des sens plausibles. L'auteure propose des voies d'exploration pour élargir le champ de réflexion sociolinguistique et socioculturelle au-delà de l'habituelle analyse pédagogique du document en vue d'une réflexion sur les implicites culturels rendus manifestes par les textes, en l'occurrence : les rapports sociaux dans l'entreprise manifestent à travers le comportement verbal et non verbal des protagonistes d'une société fictive.

Joanna Cholewa dans son article sur l'espace défini et l'espace inféré dans le sémantisme des verbes de mouvement, tente d'analyser comment se présente l'espace pour deux verbes de mouvement caractérisés par l'orientation verticale : 'monter' (direction vers le haut) et 'descendre' (direction vers le bas). Les emplois choisis pour l'analyse se répartissent en trois groupes, suivant la présence / absence d'indices de l'espace : 1) espace défini, 2) espace partiellement inféré, 3) espace inféré en entier / non pertinent.). **Małgorzata Liffredo**, toujours dans le domaine du verbe, se concentre sur le raisonnement par inférence qui est indispensable pour analyser certaines périphrases verbales. Joanna Szełęga s'intéresse à l'expression de la résultativité en italien et en polonais. Elle présente une analyse de différents emplois de formes verbales perfectives et imperfectives en deux langues et de leurs valeurs sémantiques et pragmatiques.

Barbara Wydro réfléchit sur les syntagmes binominaux avec les noms *règle, loi, principe*. Elle essaie d'expliquer la présence et l'absence d'article défini mineur (interne) dans les syntagmes nominaux fondés sur ces noms. Dans son analyse, elle applique la méthode de la grammaire sémantique mise au point par S. Karolak. **Izabela Pozierak-Trybisz**, inscrivant son étude dans le cadre de la syntaxe sémantique, s'intéresse aux ellipses sémantiques dans des phrases de communication. Les analyses présentées concernent des cas d'ellipses sémantiques dans des phrases de communication avec des prédicats *approuver, affirmer, avertir et expliquer*.

Pedro Mogorrón Huerta cherche une information culturelle dans les constructions verbales figées espagnoles afin d'observer s'il est possible d'établir une classification sur la base de cette information. **Marc Picone** constate que les dictionnaires de langue usuels, tels que Le Larousse ou Le Petit Robert, donnent de multiples renseignements sur les mots qu'ils recensent. Cependant certaines de ces informations ne sont parfois pas explicites et doivent être inférées par le lecteur. Tel est le cas des informations synonymiques et antonymiques présentes dans le discours lexicographique. Quelles sont ces informations implicites et comment sont-elles comprises par celui qui consulte un dictionnaire ? Le recours notamment à l'inférence et à la notion de classe d'objets permettra de répondre à ces interrogations. **Alicja Hajok** se penche sur le problème de l'article zéro dans le système déterminatif de la langue polonaise en se référant à cette notion dans la langue française et en s'appuyant sur des corpus français et polonais. Elle analyse les différentes propriétés morpho-syntaxiques et syntactico-sémantiques du système déterminatif et définit la notion du déterminant zéro en polonais.

Aleksandra Pronińska a pour but d'analyser le phénomène d'ellipse des unités terminologiques multilexémiques dans le corps de textes juridiques italiens. L'ellipse peut y jouer un double rôle. D'un côté, elle sert de mécanisme tout à fait régulier qui garantit la cohérence d'un texte, de l'autre côté, elle permet une réduction lexicale d'une unité terminologique. **Anna Domagała-Bielaszka** inscrivant ses recherches dans l'analyse de la langue parlée, essaie de prouver que l'inférence joue un rôle important dans l'interprétation des messages échangés par les locuteurs dans l'acte de reformulation tandis que **Codleanu Mioara** étudie les sources de l'humour sur un corpus de blagues en analysant les malentendus qui surgissent à cause des inférences différentes. **Florence Maëso Gardeil** démontre que les inférences sont liées à la présence de cadres de discours de perception, respectivement explicites et implicites, qui mettent en jeu des relations de discours descendantes et sous-tendent l'organisation de ces séquences.

Puisque le rôle de sujets discursifs est un des facteurs définitoires relevés depuis les origines de l'analyse du discours, les investigations linguistiques côtoient les recherches menées en sociologie, en psychologie, en philosophie, etc. La dimension idéologique, présente dans l'analyse du discours dès le début, a été, après s'être usée, remplacée par la doxa, qui semble au contraire recouvrir un caractère partial, non objectif. **Halina Grzmil-Tylutki** propose donc d'enrichir les recherches en analyse du discours de la dimension axiologique. **Greta Komur-Thilloy** et **Pascale Trevisiol-Okamura** abordent le problème de l'ellipse de divers points de vue - syntaxique, sémantique et pragmatique. Elles tâchent de démontrer l'intérêt de travailler à partir de textes journalistiques pour faciliter l'interprétation des ellipses grammaticales et contextuelles/situationnelles, en faisant appel aux stratégies d'inférence des apprenants. Après un aperçu sur le traitement de ce phénomène dans les grammaires classiques et autres travaux antérieurs, elles se posent la question de savoir comment la prise en compte du contexte dans ses dimensions verbale, paraverbale et extraverbale permet de rendre compte du fonctionnement de l'ellipse dans le discours. En deuxième partie, elles mènent une réflexion sur le traitement de l'ellipse en classe de langue, notamment de FLE, en proposant quelques applications didactiques et des activités autour des titres de presse.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.